

UN ESPACE DE LIBERTÉ

Histoire d'un lecteur qui devint bibliothécaire

par Mustapha Krimat

Il est difficile de dire « je » pour raconter en quelques lignes plusieurs années de fréquentation régulière des bibliothèques, en particulier la bibliothèque de mon quartier. J'ai été d'abord un simple curieux pour devenir le compagnon d'une bibliothèque pendant de longues années. J'ai pu ainsi grâce à elle rassembler des idées autour d'un scénario, autour d'images parfois inventées, mais surtout autour d'un monde qui était devenu un repère quotidien.

D'ailleurs pour la petite anecdote, si un copain de la rue ne m'avait pas incité à aller dans ce lieu, j'aurais eu peut-être d'autres ambitions ou une autre occupation. Je me souviens encore, il me dit : « viens avec moi, je connais un endroit où l'on peut lire gratuitement des bandes dessinées sans les payer ». Depuis ce jour là je ne suis plus retourné au marché pour lire quelques illustrés devant un stand en faisant mine de vouloir les acheter. Désormais le vieux marchand ne surveillerait plus de son œil de renard les mouvements de mes mains.

Dès lors, à partir de ce moment, la bibliothèque devint quotidiennement un refuge, un navire chargé de richesses, de surprises, de ressources où on rencontrait tout le monde, sauf les premiers de la classe. Eux, ils ne venaient pratiquement jamais, ou lorsqu'ils venaient, c'était souvent accompagnés de leurs parents, qui stationnaient auprès du

bureau de prêt, en attendant que leurs enfants fassent leur choix de livres, ils s'attardaient rarement plus de 10 minutes. Le fait de venir à la bibliothèque pour ma part, et la manière habituelle de m'établir dans ce lieu, laissaient croire que j'étais sérieux. Ce lieu magique n'existait nulle part ailleurs : c'était un espace d'évasion, de liberté, de connaissances où chacun de mes mouvements et chacune de mes phrases avaient un sens. Ce lieu avait transformé notre mentalité de rue, en lui donnant les moyens de s'exprimer, de s'épanouir différemment et de s'affirmer autrement.

Un espace culturel

J'ai longtemps profité de cet espace pour m'y investir et fabriquer avec mes amis un espace culturel qui nous était propre. Ici, exceptionnellement, il y avait un véritable relais où les figurants (les lecteurs) étaient aussi des acteurs.

Dans ce lieu ma première découverte fut de savoir que ma langue maternelle, c'est à dire le Kabyle, pouvait en réalité avoir sa place au même titre que tant d'autres sur les rayonnages ; j'avais toujours cru qu'elle n'existait que dans les contes et les livres d'histoire.

A la bibliothèque on ne venait pas spécialement pour lire ou pour travailler, mais surtout pour discuter avec les bibliothécaires.

Cette bibliothèque était devenue notre quartier général et nous avons transformé ce lieu en une plaque tournante pour élaborer des tas de projets. Nous formions une petite bande particulière, et nous étions des utilisateurs privilégiés, venant également pendant les heures de fermeture au public. La bibliothèque était toujours le prétexte pour sortir ou pour justifier une entrée tardive à la maison : un sacré alibi vis-à-vis de nos parents.

Lorsque je me rendais à la bibliothèque, j'entrais toujours par la petite porte de service, je m'arrêtais à tous les bureaux, à toutes les tables de lecture, les bibliothécaires, sans façon, me présentaient régulièrement les nouvelles acquisitions du mois.

Parfois, lorsque l'occasion se présentait, on me préparait une mini revue de presse concernant le monde du Maghreb, de Jean et Taos Amrouche, en passant par Camille Lacoste, à Dib, Mammeri, Ben Jelloun, etc.

J'ai découvert aussi que les bibliothécaires travaillaient en dehors des heures d'ouverture au public. J'ai pris alors l'habitude de venir perturber les coulisses du travail. J'aimais beaucoup les aider à couvrir les livres, à agrafer les brochures, à consulter les fiches d'inscription et à taper les rappels pour les retardataires. C'est aussi là que j'ai goûté mes premières tasses de café noir...

Ma grande passion était de provoquer des débats sur l'actualité de la semaine, ou sur la civilisation berbère. Tout le monde n'était pas d'accord avec moi, mais je trouvais le moyen de convaincre les bibliothécaires. Tout le monde connaissait la bibliothèque de Saint-Ouen : les kabyles de Paris l'avait surnommée la bibliothèque berbère. En dehors de ces grandes discussions, je n'empruntais pas beaucoup de livres, je passais des heures à discuter, à débattre, à renseigner les lecteurs, à inscrire les nouveaux ou à provoquer des polémiques sur la légitimité de la langue kabyle. De temps en temps je prenais l'initiative d'installer une table de livres sur

la Kabylie, la poésie, la littérature, ou parfois des objets traditionnels, des poteries, des bijoux, ou encore des photos etc.

Ce lieu était aussi un véritable carrefour, pour notre petite bande qui allait définitivement s'enraciner autour d'un véritable projet culturel. Sur la proposition d'une bibliothécaire, responsable de la section jeunesse, nous avons décidé d'organiser des cours de kabyle. Nous avions recruté un professeur pour enseigner cette langue. Mission accomplie. Grâce à l'aide et à l'appui des bibliothécaires nous avons eu l'autorisation de la municipalité. Les cours subventionnés ont eu lieu au sein même de la bibliothèque. Première expérience d'enseignement du kabyle à des enfants et adolescents, ils ont marqué le point de départ de toute une aventure culturelle.

Ces cours ainsi que toutes ces activités culturelles, ont rendu célèbre la bibliothèque de Saint-Ouen au sein de la mouvance militante du mouvement culturel berbère.

Inventer la vie

J'ai grandi dans cette bibliothèque qui était ma deuxième adresse. A travers ce paysage, toujours allumé de passion, je mesurais toutes mes difficultés et celles des autres qui comme moi, sont le produit d'une même histoire. Toute cette dimension culturelle je la traduisais en tribune d'expression. Le premier aspect de la bibliothèque c'était le trait d'union qu'elle représentait entre moi, l'école et la famille.

Dans ce lieu extraordinaire, tous les trimestres on organisait une fête kabyle, bien entendu, tout le monde venait : les lecteurs, les curieux, les sympathisants, les voisins, des représentants de radios libres ou d'associations, des chanteurs algériens, des écrivains connus comme par exemple Nabyl Fares, des chercheurs du CNRS, nos profs, nos parents, nos amis.

C'est dans ce lieu que j'ai également décou-

vert les *Mille et une nuits*, leur signification, leur parfum exotique imaginaire et fascinant. Dès lors je commençais à lire des romans, à découvrir davantage la littérature et la géographie. Je m'associais volontiers aux projets de la bibliothèque, je m'intéressais profondément à son fonctionnement.

Pourtant, au départ, les livres m'avaient rarement attiré : je voulais travailler dans le marketing. J'aimais le commerce et la communication. Mon père était commerçant. Dans ma scolarité et jusqu'à la terminale, je m'évertuais à m'orienter vers cette voie là. Curieusement, la bibliothèque a toujours été mon point de repère. Je ne connaissais pas du tout la formation requise pour exercer la profession. Au collège comme au lycée, ainsi que dans les centres d'orientation, on ne nous a jamais parlé de métiers dans les bibliothèques. A la bibliothèque même on ne m'en a jamais parlé. Aujourd'hui je constate que toute cette activité m'avait en fait préparé à m'introduire dans le circuit des bibliothèques. Ce n'est pas du tout un hasard si je me retrouve dans cette continuité, à la Médiathèque de la Villette.

Certainement tout ceci n'a été possible que

parce qu'il y avait des liens étroits entre utilisateurs et bibliothécaires. Aujourd'hui je réalise que mon intégration en tant que jeune issu de l'immigration, vers la société, a d'abord transité par ce lieu.

Dans cette bibliothèque où je continue encore à conserver des liens privilégiés, il y avait une véritable volonté d'inciter les lecteurs à une participation active à la vie de la bibliothèque. Pour ma part, à aucun moment je n'avais eu l'impression que la bibliothèque m'assistait dans quelque chose, mais plutôt, que c'était moi qui aidais la bibliothèque.

Dans cette aventure merveilleuse, lorsque j'y songe encore, je fais le bilan de ces rêves insolites et originaux.

La mémoire de ma première jeunesse qui traînait sur les rives de la Soummam s'est transformée ici, dans ce lieu en une source inépuisable qui m'a permis de construire un environnement sans ghetto, sans appréhender un quelconque sentiment de mendier quelque chose. J'ai réussi à inventer mes propres couleurs, plus belles que celles du magicien d'Arnold Lobel. ■

La Villette, juillet 1989

Il entre, son vélo à l'épaule : « Vous n'auriez pas un livre pour que je puisse réparer mon vélo ? » Je l'ai déjà vu dans le quartier, mais jamais à la bibliothèque. Il est entré sous le coup de l'urgence et avec une perception si claire de ce qu'est une bibliothèque que j'en reste ébahie ! Mais je n'ai rien à lui proposer, rien sur cette chose si simple qui préoccupe tant d'enfants : l'entretien d'un vélo.
